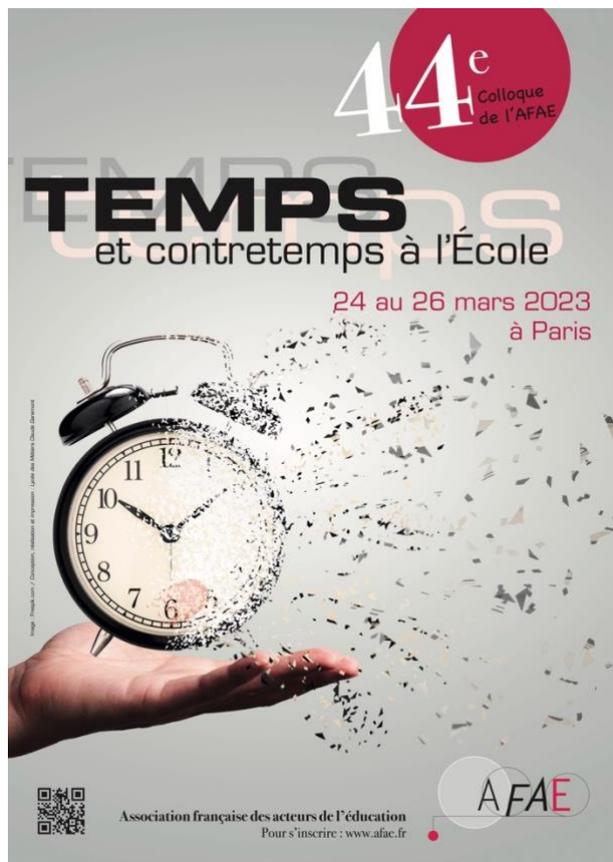




Emplois du temps : l'école en crise chronique ?

Alain Boissinot



S'il est une institution qui, de façon à la fois pratique et symbolique, marque le fonctionnement du système scolaire, c'est bien « l'emploi du temps » des établissements. Sa préparation, pendant l'été qui précède la rentrée scolaire, est un enjeu essentiel pour l'année à venir. Tout au long de cette année, il va gouverner et colorer la vie des membres de la communauté éducative, élèves et enseignants au premier chef.

Mais l'emploi du temps n'est pas seulement affaire de chronologie ; il définit aussi les modalités d'occupation de l'espace scolaire, et la structuration des enseignements. Il s'inscrit dans un système de normes, arrêtées nationalement de façon (beaucoup trop) rigoureuse. Il incarne une forme scolaire qui, comme la tragédie racinienne, respecte la règle des trois unités : il doit y avoir cohérence entre le temps (les heures de cours), le lieu (la salle), l'action (les tranches du programme). En 2006 déjà, un colloque de l'AFAE s'interrogeait sur cette « concordance des temps ».

Cette organisation annuelle participe d'une représentation temporelle plus large. Celle-ci s'est longtemps caractérisée par la référence à un héritage : l'éducation devait transmettre une tradition, nourrie des grands textes du passé. Elle était aussi retour de permanences : un rythme saisonnier, des rentrées aux rites de passage de fin d'année, scandait de façon sécurisante la vie scolaire. Aujourd'hui encore, les « marronniers » des médias font volontiers écho à ces moments privilégiés.

Puis une autre perspective s'est imposée, orientée vers l'avenir, celle d'un progrès vers l'épanouissement de l'élève et la maîtrise des savoirs. Depuis plus de deux siècles, elle suppose une confiance dans la perfectibilité de l'esprit humain, selon la formule de Condorcet. Elle s'inscrit dans une vision optimiste de la société, en marche vers des jours meilleurs. Il s'agit désormais d'aider l'élève à se construire comme personne et comme citoyen. Au service

de ce projet, le « système éducatif » est appelé à se (ré)former sans cesse, pour être à la hauteur des enjeux de demain.

Mais ces imaginaires sont aujourd'hui fragilisés, et l'on voit se développer le sentiment d'une crise chronique. Le phénomène n'est bien sûr pas propre à l'école. Depuis quelques décennies, de nombreux ouvrages interrogent notre conception du temps et soulignent les ruptures.¹ L'avenir inquiète plus qu'il ne suscite l'espérance, et il ne va plus de soi que le sens de l'histoire débouche sur un progrès. L'activité même de l'homme semble se retourner contre lui, et une abstention précautionneuse paraît à beaucoup préférable à l'engagement. A l'ère de l'anthropocène, les conditions de survie de l'espèce, loin de promettre un monde meilleur, suggèrent une apocalypse. Le passé se dérobe tout autant ; ses figures et représentations traditionnelles sont mises à l'épreuve du soupçon et prises dans un jeu permanent de réécritures. On en appelle certes souvent à un « devoir de mémoire », mais l'histoire peine à mettre en accord les souvenirs. L'évolution de plus en plus rapide des techniques et des modes de vie, même à l'échelle d'une vie humaine, rend les leçons de l'expérience inaudibles.

Situation éminemment problématique pour l'école, qui s'était définie comme culte de la tradition et/ou comme préparation à l'avenir. Que devient-elle à l'époque de « l'homme-présent » qui, comme le montre Z. Laïdi, n'a plus de perspective – au sens pictural du terme : il n'a plus de « point de vue » ? Prisonniers de l'instant, nous recherchons l'immédiateté, et les outils modernes de communication nous y encouragent : au courriel ou au texto, nous attendons une réponse instantanée. Les Romains de l'Antiquité, eux, écrivant à leurs amis, rédigeaient leurs lettres au passé pour tenir compte du temps qu'elles mettraient à parvenir au destinataire...

S'ajoute à cela un paradoxe. Alors même que nous vivons le temps sur le mode du présentisme, selon l'expression de F. Hartog, nous avons le sentiment qu'il subit une accélération permanente². Le présent en devient fluide et insaisissable. Situation éminemment inconfortable, qui efface les repères, qui rend obsédante cette « nuance » de toutes choses dont, au demeurant, parlait déjà Montaigne en un siècle d'incertitudes avec lequel le nôtre n'est pas sans lien. La figure moderne est celle du surfeur, en équilibre problématique sur une vague qui n'en finit pas de déferler. Le présent est à la fois omniprésent et insaisissable... Cet effacement des références stables nourrit l'individualisme : l'homme contemporain, pour qui les institutions classiques aussi bien que les expériences passées perdent leur sens, est renvoyé à ses propres virtualités sans horizon. A défaut de rôles prédéfinis et socialement reconnus, il lui reste à entretenir des « compétences », une capacité à s'adapter à des contextes imprévisibles. Il ne peut plus s'installer dans des attitudes : mieux vaut cultiver des aptitudes.

Tels sont quelques-uns des défis proposés aux acteurs de l'éducation, et d'abord aux élèves. Peut-on redéfinir les modalités de l'école dans le cadre de ces nouveaux « emplois du temps » ?

¹ Dès 1987, Gilles Lipovsky, *L'empire de l'éphémère* (Gallimard). En 2000, Zaki Laïdi, *Le sacre du présent* (Flammarion). En 2010 (éd. française), Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps* (La Découverte). François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (Seuil, 2003) ; *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps* (Gallimard, 2020). Paru en mai 2022 le livre de Christophe Bouton, *L'accélération de l'histoire. Des Lumières à l'Anthropocène* (Seuil) met ces travaux en perspective et montre comment diverses représentations du temps coexistent à l'intérieur d'une « polychronie » contemporaine plus complexe que ne le suggèrent certains travaux antérieurs.

² Paul Virilio a développé le concept de « dromologie » (*Vitesse et politique : essai de dromologie*, éd. Galilée, 1977) pour décrire les effets de l'accélération sur notre perception du temps et le sentiment d'un « état d'urgence » qui nous impose le rythme de la course (dromos, en grec).

• **Le fil du temps**

Entre temps long des parcours des élèves et temps court des années scolaires, comment gérer le fil du temps ? Qu'est-ce qu'« être à l'heure » dans un parcours scolaire, quand on parle de formation « tout au long de la vie » ?

• **Les rythmes du temps**

A quelle vitesse s'écoule le temps de l'école ? Tantôt il semble qu'il aille trop vite, soumis à la pression des programmes qu'il faut finir. Tantôt au contraire il stagne et se répète, condamnant à l'ennui (faut-il tuer le temps ?). Comment organiser les rythmes des apprentissages ? Que nous disent les sciences cognitives à ce sujet ?

• **Le temps de travail**

Comment articuler travail scolaire et travail « personnel » des élèves ? Qu'est-ce que le « temps de travail » des enseignants ?

• **Le maître des horloges**

Qui définit les emplois du temps, que la réforme des lycées, par exemple, conduit à revoir sans cesse pour des groupes de moins en moins homogènes ?

• **Nouveaux espaces-temps**

Du numérique à l'intelligence artificielle, quel est le temps nouveau de « Petite Poucette » ?

• **Le temps des réformes**

Le temps de l'institution est devenu celui des réformes : que nous dit l'histoire, par exemple sur la question des rythmes scolaires ?

Comment piloter le système éducatif, entre pression du court terme qui ne cesse de générer des réformes et tentatives pour retrouver une perspective temporelle (les « lois d'orientation ») ?

• **Idéologies scolaires et perception du temps**

Le temps est-il pour l'école celui de l'érosion (si le niveau de la mer démographique monte, celui du rivage baisse), ou celui du progrès et de la perfectibilité ?

• **« Discipliner le temps »**

Quelles conceptions du temps véhiculent les différentes disciplines : l'histoire bien sûr, mais aussi les lettres, les sciences ou la philosophie ? La didactique est-elle condamnée à une opposition manichéenne entre transmission d'un héritage et préparation de l'avenir ?

Alain BOISSINOT
Ancien recteur
Président du comité scientifique